

Figures et points de vue, *Langue Française*, n° 160

Sous la dir. d'Alain Rabatel, décembre 2008

Roselyne Koren



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/aad/565>

DOI : 10.4000/aad.565

ISSN : 1565-8961

Éditeur

Université de Tel-Aviv

Référence électronique

Roselyne Koren, « Figures et points de vue, *Langue Française*, n° 160 », *Argumentation et Analyse du Discours* [En ligne], 2 | 2009, mis en ligne le 01 avril 2009, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/aad/565> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/aad.565>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.



Argumentation & analyse du discours est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Figures et points de vue, *Langue Française*, n° 160

Sous la dir. d'Alain Rabatel, décembre 2008

Roselyne Koren

RÉFÉRENCE

Figures et points de vue, *Langue Française*, sous la dir. de Alain Rabatel, 160, décembre 2008, EAN : 9782200924720. Actes de la journée CONSCILA « Analyse pragmatique des figures. Figures et figures d'énonciateurs » du 19 octobre 2007.

- 1 La sémantique et la pragmatique des figures intriguent et interpellent les linguistes depuis de longues années. Ils en sondent la structure profonde ; ils explorent les mystères des tropes, de la dénomination et de la « catégorisation » subjective « oblique » (Rabatel, p. 5) ; ils s'interrogent sur les modalités de la lexicalisation ou de la grammaticalisation des figures. Mais, affirme Rabatel, ils n'avaient jamais envisagé de « penser le fait figural comme une mise en scène énonciative de points de vue (PDV) » convergents ou divergents. Les auteurs du numéro 160 de *Langue française* ne prétendent pas « apporter de cadre global à l'analyse des figures », ni revisiter les controverses sur des questions de typologie, mais proposer un nouvel angle d'attaque : celui de « la notion ducrotienne de point de vue » définie dans *Le dire et le dit* en ces termes :

J'appelle « énonciateurs » ces êtres qui sont censés s'exprimer à travers l'énonciation, sans que pour autant on leur attribue des mots précis ; s'ils « parlent », c'est seulement en ce sens que l'énonciation est vue comme exprimant leur point de vue, leur position, leur attitude, mais non pas, au sens matériel du terme, leurs paroles (Ducrot 1984 : 204).
- 2 L'émergence du concept de point de vue est liée aux enjeux des théories énonciatives du langage par des liens essentiels. Le locuteur n'y est plus perçu comme le porte-parole transparent d'informations objectives et l'interlocuteur n'y joue plus le rôle de récepteur passif. Le premier est conçu comme un sujet partiellement autonome, qui

effectue des choix et construit inéluctablement des prises de position possédant une « orientation argumentative » ; celles-ci sont marquées au sceau d'une subjectivité énonciative de type évaluatif. Le second (l'interlocuteur) passe du statut de récepteur à celui d'énonciataire ou de co-énonciateur, il partage la responsabilité énonciative du sujet. Il y a co-construction du sens, intersubjectivité et interaction. Toute prise de parole implique donc l'intention de l'énonciateur de donner une image valorisante et légitimante de lui-même, de faire connaître son opinion et de modifier de gré ou de force celle de l'énonciataire (Ducrot 1984 : 204 recourt au verbe « obliger »). Si les interactions conversationnelles constituent le cadre privilégié de la confrontation intersubjective des positions ou points de vue, il en existe cependant un autre, non moins crucial, celui du langage monogéré et de sa structure polyphonique. Le locuteur/énonciateur « primaire » peut y construire ses prises de position en regard de celles d'autres énonciateurs dits « seconds », sélectionnés par ses soins et intégrés dans la trame de ses dires. Il y gère seul la confrontation des points de vue à laquelle il peut donner les apparences de l'interlocution, l'alternative étant la juxtaposition et le cumul de points de vue. Il existe alors plusieurs cas de figure. Il peut y avoir identification du locuteur avec l'un des énonciateurs (dont la voix peut être celle de la *doxa*). Mais il peut y avoir aussi distanciation polémique ou simple recensement de PDV ; le locuteur semble alors se contenter de les faire exister. Ducrot commente un extrait de *Britannicus* (la locutrice est Agrippine) : « Et ce même Néron, que la vertu conduit/Fait enlever Junie au milieu de la nuit », en ces termes : « Il est clair que cet énoncé, et particulièrement la relative, est destiné à exprimer, non pas le point de vue d'Agrippine, mais celui d'Albine, présenté comme ridicule » (*Ibid*). Deux PDV coexistent ici, le PDV dominant ironique d'Agrippine et celui, dominé, d'Albine. Il y a confrontation et mise en scène dialogique des positions des deux personnages, mais celles-ci ne sont contrôlées que par Agrippine.

- 3 Le présent numéro de *Langue française* s'inscrit dans la droite ligne de cette conception du langage. Il ne considère pas les figures comme des accidents de parcours ponctuels ou comme de purs « ornements », mais comme des éléments à part entière de la dynamique sémantique de construction du sens. Ceci implique la description de figures émergeant dans des contextes qui allient confrontation de PDV et captation de l'auditoire. Le système du langage y est convoqué dans son ensemble, de la syntaxe et de la morphologie à la sémantique, des mots isolés du lexique aux mots et aux énoncés recadrés par des co-textes divers et variables. Il s'agit alors d'augmenter la force illocutoire et la saillance des énoncés, au prix de raccourcis condensateurs, si nécessaire, car pour exister la sémantique figurale doit troubler, surprendre, « perturber » et interpeller fortement.
- 4 La « philosophie » de « l'approche commune » du numéro (cf. Jaubert) est présentée par Rabatel dans une introduction théorique. Rabatel y défend une conception de la recherche en analyse du discours qui accorde une place fondamentale à des « préoccupations énonciatives et pragmatiques ». L'analyse de la dynamique figurale ne s'y limite donc pas à la description de figures surgissant dans le cadre d'un énoncé : le corpus des exemples analysés par les auteurs est constitué d'extraits de discours politiques, médiatiques ou littéraires. Les figures qui tiennent le devant de la scène ne sont pas des tropes, objets scientifiques de prédilection de la recherche antérieure, mais des figures peu étudiées par le passé comme l'oxymore, l'antimétabole, la tautologie, la métalepse et l'énullage, ou des figures mieux connues dont la description

gagne toutefois à être enrichie, comme l'hyperbole, l'euphémisme et la litote. La construction de « points de vue en confrontation » est étroitement liée dans ces figures à leur « base syntaxique ». Elles reposent en effet « sur des opérations de *permutation*, *suppression*, *adjonction* » (p. 14 ; le numéro problématisé le cas de huit de ces figures. On trouvera dans la note 18 un recensement plus complet).

- 5 Le « dialogisme interdiscursif et interlocutif » occupe une place centrale dans les articles du numéro. Il s'agit donc de ne pas limiter, à l'instar de Benveniste, l'énonciation aux discours en première personne. Selon Rabatel, un PDV peut exister en tant que tel même s'il n'est pas personnel, et même lorsque son contenu propositionnel ne contient pas de marques de subjectivité. Les énonciateurs seconds sont donc présentés par le locuteur (ou énonciateur « primaire ») comme « des centres de perspective, dont on peut reconstruire le PDV, en l'absence même de tout acte de locution ». C'est alors « à travers le mode de donation des référents » et donc « dans les choix de dénomination, de qualification et de structuration du *dictum* » que le PDV peut être reconstitué (p. 9). Le locuteur « prend » son propre PDV « en charge », mais il « prend en compte » celui des énonciateurs seconds. La visée de l'insertion de leur PDV peut être de trois ordres : informer, recenser et créer les apparences de l'exhaustivité, sans évaluer (mais le seul fait de signaler un PDV peut être une façon de le valoriser...) ; abonder dans le sens du PDV et le louer ; ou, au contraire, se distancier, éventuellement sur un mode polémique.
- 6 Le PDV peut être inscrit dans un « mot-étendard porteur », mais il peut aussi « aller du mot ou du groupe de mots » « à la prédication d'une assertion », « voire se déployer sur un texte, comme le fait la métaphore filée » (p. 9-10). Le fait de considérer le PDV comme l'un des enjeux du recours à la sémantique figurale augmente la visibilité des points suivants : la figure et son co-texte sont interdépendants, l'un augmente la perception et la saillance de l'autre, expressivité et dimension pragmatique communicative sont indissociables, le dialogisme est au cœur du système interdiscursif et interlocutif du langage. La figure est considérée en l'occurrence comme une rupture dans la trame « des manières habituelles de penser et de dire », qui met en mots la subjectivité et la singularité du regard que l'énonciateur pose sur les réalités extralinguistiques (p. 12). « Dimension interactionnelle agonique » et « dimension cognitive » peuvent coexister : la confrontation de PDV ne mène pas automatiquement à la distanciation violente. Les points de vue peuvent être tout simplement cumulés et mis en perspective explicitement ou allusivement. Dans l'ensemble, l'angle d'attaque du numéro permet donc « de penser dans la langue et à travers la dynamique discursive les rapports des locuteurs à la langue, aux interactants, aux référents, en se positionnant par rapport aux préconstruits linguistiques et aux cadres de pensées doxiques » (p. 15).
- 7 Passons à présent de la présentation des points forts du cadre théorique à l'analyse des sept articles du volume, qui ont pour auteurs Alain Rabatel, Michèle Monte, Lucile Gaudin-Bordes, Geneviève Salvan, Catherine Détrie, Anna Jaubert et Bertrand Verine.
- 8 Le travail de Rabatel porte sur les points de vue en confrontation dans les antimétaboles. Par antimétabole, il entend « la répétition de mots dans un ordre inverse, dans des propositions successives » (ainsi : « Il faut manger *pour* vivre et *non* vivre *pour* manger »), ce qui implique dans un premier temps, au stade de l'identification de la figure, une comparaison avec le chiasme et la réversion. Cette démarche permet de dégager ultérieurement deux grandes classes d'antimétaboles,

nommées respectivement (A-) et (A+) en fonction du type de relation que le locuteur ou énonciateur « primaire » y entretient avec le PDV de l'énonciateur « secondaire ». (A-) et (A+) sont décrites et problématisées dans un cadre théorique linguistique qui souligne les liens étroits que tisse la figure entre syntaxe, sémantique et énonciation. Il s'agit de suivre à la trace les « instances qui prennent en charge les contenus propositionnels » (p. 26).

- 9 La proposition prise en charge comme vraie par « L1/E1 », dans le cas de (A-), est celle qui domine les autres sur tous les plans (syntaxique, sémantique et énonciatif) ; elle s'oppose à un PDV présenté comme erroné ou doxique dans le but de le discréditer et de tenter de le faire rejeter. Qu'en est-il des (A+) ? Prenons par exemple « Tristan Bernard avait senti le danger : “quand on bloque les comptes *et* que l'on compte les Bloch, il faut s'inquiéter”. “C'était sous l'occupation” » (L. Joffrin, *Libération*, 23-2-2007 à propos du débat sur l'instauration de statistiques raciales). On trouve là une double prise en charge par l'énonciateur primaire qui assume la responsabilité de l'ensemble des PDV jugés complémentaires et convergents. (A-) et (A+) correspondent donc, quant à la posture d'E1/L1 à deux *éthè* différents et même antithétiques : celui d'un locuteur non consensuel qui refuse l'irénisme et applique une « conception éristique et agonistique du discours », ou celui d'un locuteur consensuel qui « met en avant la complexité épistémique », choisit la « coénonciation », remplit la fonction de médiateur et prend en charge l'ensemble des PDV pluriels ou divergents. Bref, conclut Rabatel, « il s'agit de *montrer*, au sens linguistique du terme » (p. 29) qu'aucune des analyses n'épuise la complexité du phénomène, ni la thèse de l'opposition radicale, ni celle de la ressemblance. En affirmant que l'antimétabole est faite « pour penser la complexité » ou « dévoiler les non-coïncidences entre les mots et les choses » (p.32, cf. aussi p. 34), Rabatel abonde dans le sens de rhétoriciens, linguistes ou philosophes comme Bonhomme et Meyer, qui voient dans ce pouvoir de susciter un questionnement en faisant naître « *le sentiment* d'une inadéquation » (Jaubert, p.105) l'une des fonctions clés de la figuralité. L'ethos qui se profile derrière celui de « l'énonciateur, maître de sa parole et de son vouloir dire », expert en syntaxe et clarté sémantique, est celui d'un locuteur duplice plus complexe qu'il n'y paraît. En effet, il recourt à la clarté percutante apparente de la figure, si proche du ton de la certitude, pour capter l'attention de l'auditoire et créer l'illusion que l'antimétabole recense et condense les données du problème de façon exhaustive ; mais une fois engagé dans les méandres de l'interprétation des énoncés inverses, l'auditoire peut avoir le sentiment, affirme Rabatel, que le sol figural se dérobe sous ses pieds et que la clarté rassurante bascule dans une opacité déstabilisante.
- 10 L'oxymore, revisité par Monte, « correspond fondamentalement à deux situations différentes au regard des PDV » :
- « soit L1/E1 prend en charge un seul des PDV, qui entre alors en conflit avec le second » (p. 43) et nous sommes dans le cas d'un point de vue polémique dominant arborant une « posture de surénonciation » (p. 46) et d'un PDV second dominé,
 - soit L1/E1 « présente deux points de vue en confrontation non agonique, dont l'un est l'inverse de l'autre » (p. 43) et il remplit la fonction de médiateur qui prend en charge « le PDV résultant de leur coexistence ».
- 11 Ces postures peuvent donc correspondre à des *éthè* assez variés « allant du polémiste au quêteur de consensus en passant par le révélateur de vérités cachées » (p. 46). Mais quel que soit l'éthos affiché, l'oxymore doit sa saillance à son rôle de « point d'orgue »

ou de « bouclage textuel », « condensation de tout un raisonnement largement déployé en amont », ou encore, inversement, à celui de « préfiguration, sous forme d'énigme du trajet argumentatif proposé » (p. 50) par le cotexte. Sa fonction ne se limite donc pas à celle de provocation ponctuelle. Il peut aussi servir, paradoxalement, d'outil de cohésion textuelle. Cette « ambivalence pragmatique » de la figure dont les emplois oscillent entre deux pôles antithétiques explique sans doute, affirme l'auteur, le fait que le terme d'oxymore soit récupéré par le métalangage de discours politiques contemporains pour énoncer des « jugements d'oxymorisation » à visée axiologique positive ou négative. L'énoncé « brillants oxymores » pourra ainsi être utilisé par antiphrase pour tourner en dérision la « croissance zéro » ; qualifier la résolution d'un dilemme politique d'oxymore pourra remplir en d'autres circonstances la fonction de jugement laudatif.

- 12 Gaudin-Bordes énonce l'hypothèse qu'il y a une solution pragmatique au paradoxe selon lequel la tautologie présente à la fois un vide informatif (elle « enfonce des portes ouvertes ») et un trop plein discursif (elle dit deux fois). La figure ne peut faire sens si on s'en tient à la transgression de la maxime de quantité de Grice. C'est dans le cadre d'une construction interactive du sens que la pertinence des intentions du locuteur se manifeste. La tautologie y proposerait « un fléchage référentiel inédit invitant le coénonciateur à reconstruire une pertinence énonciative » dont la condition de possibilité serait le contexte. Celui-ci peut être constitué par le co-texte, mais aussi par la situation d'énonciation ou par la réactivation d'un « savoir partagé » (p. 56). Ce fléchage serait cependant proche du coup de force. En effet, l'énonciateur primaire s'empare des apparences d'évidence que procure le discours doxique pour augmenter la force et la saillance d'un PDV nécessairement subjectif. Il y a inversion des rôles et prise de pouvoir : le discours habituellement « surplombant » du sens commun est réorienté en fonction de la visée du sujet d'énonciation. Ceci permet dans un premier temps de faire *comme si* le mot répété n'avait pas le même sens (étape de la dissimilation sémantique), puis de « gommer » ensuite la divergence (étape de l'« assimilation forcée des PDV en présence »). Autre avantage non négligeable de la procédure d'incorporation des atouts de la *doxa* : le caractère anonyme du discours du sens commun relègue la question de la prise en charge des dires de l'énonciateur primaire dans l'implicite et diminue donc le risque qu'on lui impute une erreur ou une faute. Il y a donc « bouclage » (p. 63) énonciatif du PDV doxique dans une position de « sous-énonciation » et tentative de « bouclage » de la liberté de pensée de l'allocutaire. Il s'agit de « préserver l'ordre des choses en ramenant la dénomination singulière à la signification commune ou prétendue telle » (p. 65) et « d'imposer à l'autre *une* vision de l'objet en la faisant passer pour *la* vérité sur l'objet ». Il y a du « tyran » dans le tautologue (p. 69) comme dans tout énonciateur qui recourt à la rhétorique des effets d'objectivité pour donner à des jugements de valeur polémiques les apparences valides du jugement de fait.
- 13 Salvan souhaite tout d'abord interroger la double tradition qui fonde les définitions de la métalepse, convoquée soit pour rendre compte d'énoncés comme « sentir le sapin » soit pour analyser la mise en scène figurale à l'œuvre dans ces deux vers de Racine : « *Quand pourrai-je, au travers d'une noble poussière,/ Suivre de l'œil un char fuyant dans la carrière !* » La figure est en effet considérée comme une variété de métonymie qui repose sur une relation chronologique ou comme une figure de pensée qui pratique l'indirection énonciative. Cette première démarche est la condition de possibilité d'une

analyse détaillée de la « dynamique du raccourci référentiel et énonciatif », spécifique de la figure, analyse menant à l'étude de « la mise en scène énonciative des points de vue ». La figure

associe deux idées sur la base d'une double manipulation : une des deux idées est effacée au profit de l'autre et le passage entre les deux est assuré par un lien – temporel ou logique – nécessaire certes mais implicite, d'où l'effet de raccourci produit par cette figure (p. 79).

- 14 Elle perturbe donc « l'enchaînement des faits au profit d'un seul, qui condense toute la teneur informative. La tendance au resserrement temporel entre les actions trouve alors son point d'orgue » (p. 81) et la sélection du fait opère un « changement de PDV sur l'objet du discours » : « la figure naît de ce changement de "PDV" » (p. 82). L'« énonciateur métaleptique » amène ainsi « le destinataire à inférer quelque chose à partir d'autre chose : si je dis X, c'est pour faire entendre Y qui lui est lié par une relation temporelle/logique nécessaire » (p. 84). Le décalage opacifie la procédure de référenciation et provoque l'effet de surprise nécessaire à la réflexion et à la recherche du sens intentionnel.
- 15 « Énallage », affirme Détrie dès les premières lignes de l'introduction, « signale une distorsion au regard de l'usage habituel, mais n'en analyse pas les raisons » - l'auteur consacre donc son article à l'éclaircissement de processus relevant de l'énallage de la personne, appellation qui englobe les énallages dites de la personne et du nombre. L'explication pragma-énonciative de la figure est cependant précédée par la description des « distorsions personnelles les plus fréquentes, au regard des préconstruits linguistiques » (p. 91). Le recensement des « configurations », modes d'émergence de la figure, comprend le cas des jeux entre personnes intersubjectives (je, tu, vous, nous) et celui des jeux entre personne et non-personne (de je/vous à la non-personne ou de la non-personne à tu). Comme Verine, dans le cas de l'hyperbole, à la fin du numéro (p. 117), Détrie se refuse à considérer les transferts de personne comme « des accidents langagiers ». Il s'agit pour elle d'articuler glissement de personne, PDV et positionnement énonciatif. Elle peut dès lors rendre compte d'une dynamique figurale ancrée dans le système du langage, mais aussi dans ses enjeux éthiques, car la confrontation des PDV émanant des instances locutrice et modale, qui fonde l'énallage de la personne, révèle une visée problématisante : « questionnement sur soi », « recherche de connivence », « interaction fictive, ou PDV plus ou moins extérieur à celui de l'instance locutrice » (p. 103).
- 16 L'article de Jaubert explore et compare l'euphémisme et la litote, stratégies d'atténuation qui naissent « d'un contraste entre l'univers référentiel et celui du discours qui y renvoie de façon visiblement sous-informative ». Les deux figures se présentent comme des infractions à la maxime de quantité : si, elles ne faussent pas complètement la réalité de la chose, elles « n'en disent pas tout ». Elles diffèrent cependant sur le plan des modalités de l'énonciation et sur celui de leur visée. L'euphémisme et la litote contiennent certes tous deux la « trace d'une altérité fondue dans les énoncés » interrogés par l'auteur, mais la « dissonance par clivage de l'énonciation qui fait entendre deux voix divergentes » n'a pas les mêmes enjeux dans les deux cas. L'euphémisme relèverait, selon Jaubert, d'un dialogisme interdiscursif tandis que la litote relèverait d'un dialogisme interlocutif. Le premier apparaît comme « l'absorption de la voix d'un interdiscours, voix éminemment socialisée, consensuelle, rompue aux rites propitiatoires qui règlent les échanges pacifiques » (p. 115), il ne donnerait pas à voir de confrontation. La seconde projette, par contre, « pour le tenir à

distance visiblement, un point de vue autre avec lequel elle entre en négociation » (p. 114). Il y a confrontation de PDV et clivage énonciatif « *en tension* », mais il s'agit d'une mise en scène : « le PDV autre est un imaginaire du discours ». Le type de dialogisme sollicité conditionne donc, conclut l'auteur, « la problématisation du sens (conventionnalisé dans un cas, conversationnalisé dans l'autre) : une différence à la source même de la valorisation du dire qui caractérise le phénomène figural » (p.115).

- 17 Après avoir situé son travail dans le cadre d'une linguistique de la parole et d'une méthodologie d'analyse textuelle, Verine tente une approche du fait hyperbolique qu'il définit comme « la construction d'une évaluation de l'objet du discours plus intense que celle ordinairement associée à la représentation d'objets comparables ». Les énoncés « intensifs » sont considérés par l'auteur comme des types d'« hyperboles vives » et « sincères » à l'œuvre dans le genre de la conversation. Il s'agit notamment dans cette étude de penser l'hyperbole hors des sentiers battus de la condamnation de son ton emphatique, et de problématiser la méfiance que suscite la figure en matière de vérité référentielle et d'ingérence dans la vision de l'énonciataire. Comme dans le cas de la plupart des figures étudiées dans ce numéro, la mise en scène énonciative et pragmatique du PDV hyperbolisant oscille entre deux pôles : un pôle polémique qui s'oppose au point de vue dominant dans l'interdiscours et un pôle « empathique » s'articulant avec le PDV des destinataires. L'énonciateur primaire construit en effet son PDV en regard de la relation dialogique qu'il entretient d'une part avec le destinataire et d'autre part avec l'interdiscours. Verine déduit ainsi de l'observation de divers « marqueurs linguistiques d'intensité » que ces derniers « cohabitent » avec des « marqueurs de dialogisme ». L'enjeu de cette cohabitation est l'articulation de deux PDV : le PDV prêté à des énonciateurs seconds, dont le rôle peut être joué par la *doxa*, mais aussi par un tiers ou par l'interlocuteur ; et le PDV hyperbolisant en faveur duquel l'énonciateur primaire sollicite « l'empathie des destinataires » soit leur « engagement praxique » (p. 121) et le partage des représentations. La mise en saillance du fait hyperbolique serait donc caractérisée par deux tendances symétriques : un principe de différenciation, d'une part, car il n'est pas possible, affirme Lamy cité par Verine, que le locuteur « regarde d'un même œil les petites et les grandes choses » ni qu'il « parle de tout avec un style égal » ; et un principe de cohésion, d'autre part : « les fragments prototypiquement hyperboliques [...] s'inscrivent dans un réseau intensif orientant la production-réception d'une séquence » (p.123). Dans ce cas comme dans celui de l'énellage de la personne, la modification des procédures conventionnelles de référenciation n'est pas une fin en soi. Ce qui compte, c'est le questionnement énonciatif induit par « certains des choix lexicaux auxquels recourent les énonciateurs pour le construire » (p. 129) et l'intériorisation de ce questionnement par des destinataires que le fait hyperbolique ne chercherait pas à dominer mais à alerter.

18 Revenons, au moment de conclure, à un point fondamental de la philosophie du volume conceptualisé par Rabatel et par l'ensemble des auteurs : la construction du PDV d'un énonciateur « primaire » confronté, dans les figures explorées, à celui ou ceux d'énonciateurs « seconds ». Rabatel souligne le fait qu'il emprunte cette notion à Ducrot (1984 : 204), mais n'évoque pas l'article de Ducrot (2004), publié dans *L'argumentation aujourd'hui* et commenté dans l'introduction de ce numéro d'*Argumentation et analyse du discours sur Rhétorique et Argumentation*. Ducrot y oppose « argumentation linguistique » et « argumentation rhétorique » en les présentant comme deux disciplines à dissocier radicalement. On peut regretter que les auteurs du volume, en tant que tenants de l'argumentation linguistique, n'aient pas précisé, même

brièvement, quelle était leur position par rapport à ce texte de Ducrot. Ils n'ont pas non plus indiqué les passerelles qui semblent mener inéluctablement de l'argumentation linguistique à l'argumentation rhétorique, et réciproquement. Cela aurait été d'autant plus logique qu'on trouve des similitudes et des différences troublantes entre l'aptitude des figures étudiées à orchestrer la confrontation de PDV pour ou contre, et l'essence même de l'argumentation où s'affrontent des propositants et des opposants, « quêtes de consensus », comme le sont une partie importante des énonciateurs primaires des figures, par des voies plus ou moins iréniques ou polémiques.

¹⁹ Le volume contient, en outre, disséminées dans la trame des argumentaires, des remarques ponctuelles prouvant que les auteurs du numéro ne méconnaissent pas cet aspect du problème. Un bref recensement de ces remarques (près d'une vingtaine) désigne des points de convergence concernant les notions argumentatives d'auditoire, d'*ethos*, de modalité polémique, de jugement et d'engagement « affectif » ou « axiologique » (cf. Jaubert, p. 105 et Verine, p. 121). Le concept d'auditoire joue un rôle fondateur dans l'approche rhétorique de l'argumentation et un rôle central mais non premier dans le cadre pragma-énonciatif de la revue. Il s'agit en effet essentiellement des énonciateurs « seconds » intégrés dans une trame discursive « interlocutive », sous la forme de PDV recensés, incorporés et unifiés, ou discrédités par des mises en scène polémiques dévalorisantes. La construction polémique du PDV n'est pas une variante particulièrement combative de l'« orientation argumentative », mais un type de rupture entre le PDV de l'énonciateur primaire et celui d'énonciateurs seconds. L'autre n'y est pas un *alter ego*, mais un être de discours ou un centre de perspective monogéré par la parole de l'un. L'*ethos* (*logos*, *ethos* et *pathos* sont évoqués ponctuellement par Rabatel, p. 32), entendu comme « figure pragmatique d'énonciateur qui émerge en discours » (p. 15), joue un rôle fondamental dans l'ensemble des articles où il réfère au gestionnaire tout-puissant de la mise en scène de points de vue ; il constitue un réservoir de preuves réfutables dans l'argumentation rhétorique. Les *ethè* des énonciateurs primaires se ressemblent d'ailleurs tous comme des frères : la plupart occupent des positions de surénonciation, surplombant celles des énonciateurs seconds. L'interlocution est en fait un rapport de domination et l'énonciateur second, un interlocuteur dominé. Les interactions et confrontations de PDV où l'énonciateur/locuteur n'est pas un « quêteur de consensus » (p. 46), sont orientées par un énonciateur polémique qui entend imposer son PDV par un coup de force, si nécessaire. Il y a « bouclage » (p. 63) de l'un et de l'autre dans des « postures » et « négociation » éventuelle de points de vue comme dans le cas de la litote, qualifiée par Jaubert de figure argumentative (p. 115) - mais la visée de cette négociation n'est pas la co-construction d'un point de vue commun par des interlocuteurs qui remplissent à tour de rôle la fonction du propositant et de l'opposant. La litote sert « à la construction d'un *ethos* favorable pour le locuteur qui laisse entendre qu'il aurait pu en dire beaucoup plus, mais qu'il choisit la tempérance de la conciliation... » (*ibid.*). Ce qui compte, ce n'est donc pas l'objet de la confrontation, mais la face et la posture du sujet d'énonciation. Dernier point de convergence éventuelle : l'analyse par Monte, à la fin de son article, du « jugement d'oxymorisation » (p. 51). L'auteur signale l'existence d'une correspondance entre des « commentaires métalinguistiques à forte orientation argumentative » et les deux versants pragma-énonciatifs antithétiques de l'oxymore, « énigme anticipatrice » ou « bouclage textuel » (p. 50). La figure « oblige le destinataire à convenir de la maîtrise langagière du locuteur » ou « court le risque

d'apparaître comme un jeu sur les mots masquant une présentation biaisée de la réalité » (p. 51). Cette correspondance se manifeste ainsi dans le discours politique sous la forme d'un recours axiologisé au terme d'« oxymore ». L'énonciateur critique ne « fabrique » pas lui-même d'oxymore, mais transforme le nom de la figure en qualification valorisante ou dévalorisante ; elle peut ainsi être évoquée dans un contexte polémique pour louer « un brillant dépassement des antagonismes primaires, dans une sorte d'*Aufhebung* hégélienne » ou au contraire pour stigmatiser « une absurdité logique ou une escroquerie intellectuelle » (p. 52).

- 20 Ce volume original et passionnant possède les qualités de l'ouvrage de référence. Il devrait être utile à tout chercheur que préoccupe l'ancrage de la prise de position et de la figure dans la trame du discours où coexistent et interagissent argumentation linguistique et argumentation rhétorique. Il montre ce que l'on perdrait si l'on perpétuait la pratique du clivage des disciplines et la critique dévalorisante de positions théoriques présentées comme incompatibles (cf. notamment Verine p. 118-121 au sujet d'« une exécrable querelle »). Le lecteur y bénéficie non seulement d'une réflexion théorique novatrice, mais de l'analyse approfondie d'un nombre très important d'exemples et d'études de cas. On retrouve enfin dans ce volume quelques-uns des traits intrinsèques de la figuralité soulignés ici-même par les auteurs du volume *Rhétorique et Argumentation* : la monstration d'un « indice » (Jaubert, p. 113) qui « insinue le clivage qui problématise » (*ibid.*, p. 115), d'une brèche dans l'ordre des choses par un énonciateur « qui adopte une posture énonciative de dévoilement » (Rabatel, p. 33). Il y est aussi question du sentiment « d'une inadéquation » (Jaubert, p. 105) et de l'opacité sémantique de la figure qui renvoie à la complexité d'un ordre des choses que l'on croyait clair et connu, opacité pouvant constituer, affirme Rabatel, « une représentation mimologique », comme si les mots et leur répétition, dans l'ordre inverse de l'antimétabole, signifiaient « quasi magiquement l'existence d'une complexité » (p. 34). Ces convergences entre rhétorique argumentative et approche pragma-énonciative de la notion de PDV dans le cadre de l'analyse du discours ne peuvent que contribuer à renforcer la thèse selon laquelle le clivage entre fleurs de rhétorique et « logique figurale » doit désormais être considéré comme nul et non avenu.

AUTEUR

ROSELYNE KOREN

Université Bar Ilan, ADARR